BIBLIOTHÈQUE VICTOR COUSIN SORBONNE
SÉNAT
982

Pont 25 novembre
1913

Ma bien chère Marquise,

Vous êtes une méchante d'avoir tant tardé à m'écrire un mot, ne fût-ce que pour me dire que vous étiez de retour à Paris. Ferdinand Dreyfus a oublié de s'acquitter de la commission que vous lui aviez donnée.

Et moi, dans les douze jours que j'ai passés à Paris, j'ai été tellement pris par des articles de journaux que je n'ai pas eu une minute pour faire une visite quelconque. Je suis resté depuis mon voyage dans le Béarn sous l'empire de sentiments mélancoliques, dont je n'ai pas encore réussi à me dégager. Les lieux que j'ai

revus en courant, je veux
les revoir encore et comme
il me faut mettre à cet effet
un peu d'argent de côté, je
suis obligé de le demander
au journalisme. Les sou-
venirs du premier âge ont
quelque chose d'irrésisti-
ble pour un esprit et sur-
tout pour un cœur comme
le mien.

Le cours de la politique
n'est pas fait pour m'at-
tirer à d'autres pensées. Quel
triste spectacle que celui
de nos gouvernants actuels!
Jamais plus d'égoïsme
ne se joignit à plus d'im-
pudeur. On adore d'un jour
à l'autre ce qu'on a brûlé
et inversement. Les anciens
partis ont disparu. Nous

n'en avons plus que 983
l'ombre.

Adieu, ma bien chère amie — Je vous embrasse affectueusement et, en vous, j'embrasse avec une sorte de culte la fille de Peyrat, mon ancien critique, qui n'a pas eu de successeur, non plus que les hommes de sa génération.

Tout à vous

Emile Combes